

Extrait de  
**DICTIONNAIRE INATTENDU DE  
PEDAGOGIE**

Philippe Meirieu  
(ESF-Sciences humaines, Paris, 2021)

**PHOTOCOPIEUSE** (n. f.) : *appareil de reprographie dont l'usage, dans les établissements scolaires, s'est banalisé dans les années 1990-2000. Le principe de son fonctionnement est l'« électrophotographie » découverte par le physicien français Jean-Jacques Trillat en 1935. Il le présenta à la société Kodak qui refusa d'utiliser un procédé qu'elle considérait sans avenir commercial. En 1938, l'Américain Chester Carlson déposa le premier brevet opérationnel d'« électrophotographie » mais ne réussit à le vendre qu'en 1947 à la société Xérox. Même si, aujourd'hui, avec le numérique et l'usage des écrans, le nombre de photocopies a tendance à régresser, la photocopieuse reste massivement utilisée de la maternelle à l'université. Le nombre de photocopies officiellement autorisé est de 180 par élève et par an, dont 40 pages d'œuvres protégées.*

Il faut avoir atteint, comme moi, un âge canonique pour se souvenir de la « machine à alcool » avec laquelle les jeunes enseignants que nous étions dupliquaient leurs documents. Le procédé était, certes, artisanal mais l'existence de calques de couleur et l'usage de normographes permettaient de proposer aux élèves de fort belles fiches de travail. La « ronéo », qui lui succéda assez vite, était infiniment plus rapide quoique d'un usage plus compliqué et laissait finalement moins de place à la créativité. Mais, dans les deux cas, pas question d'improviser au dernier moment en reprenant une page de manuel ou l'extrait d'un ouvrage : il fallait anticiper, s'interroger sur la place du document dans la séquence d'apprentissage, le concevoir et le réaliser, décider de son usage et de ses modalités d'archivage. Le caractère artisanal et assez laborieux de l'opération nous rendait finalement assez prudents et attentifs, avant l'heure, au gaspillage de papier. Puis la photocopieuse vint...

Comme Régis Debray, qui fonda la « médiologie » – l'étude des interactions entre la technique et la culture –, je suis convaincu que l'apparition de certains objets peut changer radicalement les mentalités, les visions du monde, mais aussi les

comportements d'un groupe humain, voire ses institutions<sup>1</sup>. Pour autant, toutes les innovations ne peuvent pas être considérées systématiquement comme des « progrès ». Il arrive même qu'elles favorisent des retours en arrière et voient se développer des conduites plus ou moins archaïques : c'est ce que Régis Debray nomme « l'effet jogging », en référence humoristique au regain d'intérêt pour la course à pied chez les automobilistes. Mais une innovation peut aussi provoquer une fuite en avant et échapper complètement aux principes qui avaient présidé à sa conception : c'est ce que montre parfaitement Bernard Stiegler à propos de la télévision<sup>2</sup> qui, d'abord outil d'information et de diffusion de la culture, est devenue une machine à capter l'esprit, à mobiliser tout le « temps de cerveau disponible » et à substituer à l'attention le réflexe conditionné<sup>3</sup>. Car, pour Bernard Stiegler, « tout objet technique est pharmacologique : il est à la fois poison et remède. Le *pharmakon* est, en même temps, ce qui permet de prendre soin et ce dont il faut prendre soin, au sens où il faut y faire attention : c'est une puissance curative dans la mesure et la démesure où c'est une puissance destructrice. »<sup>4</sup> Ainsi le Web est-il un *pharmakon* dans la mesure où, d'un côté, il permet d'associer les destinataires à son évolution – nous dégageant de l'opposition entre producteurs et consommateurs –, quand, d'un autre côté, il rend possible la mise en place d'un « système industriel dépossédant les internautes de leurs données pour les soumettre à un marketing omniprésent et systématiquement tracé et ciblé par les technologies du *user profiling*<sup>5</sup>. »

Quoique nous ne disposions que d'assez peu d'enquêtes et de recherches sur le sujet, tous les travaux existants montrent que la photocopie a très largement bousculé les pratiques traditionnelles au point qu'elle est devenue « un organisateur des pratiques professionnelles et du temps personnel de l'enseignant, mais aussi un puissant organisateur des activités des élèves<sup>6</sup>. » Plus que cela, peut-être : je fais l'hypothèse que la photocopie a modifié radicalement les pratiques et le sens de l'institution scolaire et cela plus fondamentalement, et peut-être plus durablement, que le numérique qui, dans la plupart des cas, n'est que « la continuation de la photocopie pas d'autres moyens ».

En effet, alors que la transmission s'effectuait jadis en prenant appui sur le triangle « tableau – livre – cahier » elle semble aujourd'hui se « compacter » dans la seule feuille de papier (ou la page d'écran). Précisons, au risque d'idéaliser : quand le maître écrit au tableau les principaux éléments de ce qu'il énonce, renvoie au livre pour renforcer sa démonstration, trouver une illustration ou un exercice, et demande à l'élève d'écrire sur son cahier un résumé de ce qu'il a compris, il met en relation trois types d'écrit qui, par leur décalage même, suscitent l'activité intellectuelle. L'aller-retour entre la parole de l'enseignant, matérialisée au tableau, et l'écrit,

---

<sup>1</sup> Voir Régis Debray, *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF, 2000. Voir également la revue *Medium* dirigée par Régis Debray.

<sup>2</sup> Bernard Stiegler, *La télécratie contre la démocratie*, Paris, Flammarion, 2006.

<sup>3</sup> Voir l'article « télécratie » dans le dictionnaire d'*Ars Industrialis* : <http://arsindustrialis.org/télécratie>

<sup>4</sup> Voir l'article « pharmakon » dans le dictionnaire d'*Ars Industrialis* : <http://arsindustrialis.org/pharmakon>

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Maryvette Balcou-Debussche, « Rapports des enseignants aux formes de savoir et à l'écriture vus à travers l'usage des photocopies », *Revue Française de pédagogie*, N°161, 2007.

découvert dans un livre, dégage, en effet, l'élève de l'injonction de reproduction d'un discours unique : il est, de fait, placé en situation de s'interroger sur les différences et la complémentarité entre l'« ici et maintenant » de l'intervention magistrale et l'« ailleurs et au-delà » d'un ouvrage qui la précède et la dépasse à la fois. On aurait tort de sous-estimer cette dialectique : symboliquement, elle institue la tension – nécessaire à la liberté de penser – entre des interlocutions qui se situent à différentes distances du sujet ; intellectuellement, elle permet, en même temps, la décentration et la subjectivation, la coordination de points de vue extérieurs et la construction de son propre point de vue dans l'écriture de sa propre « trace » sur son cahier.

C'est peu dire que tout cela risque d'être « écrasé » si la photocopie devient le nouveau paradigme scolaire. Précisons, quitte à noircir le tableau : si, un jour, l'élève ne dispose plus que de fiches où se trouvent, tout à la fois, les consignes du maître, les explications du livre et ses propres réponses, il lui manquera alors, inévitablement, cette « profondeur » et ces « mises à distances » si précieuses pour que l'instruction soit aussi émancipation. Quand, dès l'école maternelle, on remplacera la création artistique, libre et exigeante à la fois, par le coloriage de mandalas photocopiés, quand, à l'école primaire, on passera son temps à entourer, cocher, barrer les mauvaises réponses, remplir des trous, finir des phrases, faire des flèches, sur des feuilles qu'on collera peut-être dans son cahier, non seulement on risque de ne plus guère « écrire vraiment », mais on basculera immanquablement dans l'effectuation automatisée d'exercices vides de sens, on n'utilisera plus que la divination ou l'improvisation, bien loin de toute véritable réflexion. Et, quand, du collège à l'université, on ne travaillera plus que sur des feuilles volantes (ou sur des pages d'écran), sans pouvoir identifier vraiment les ouvrages d'où sont extraits les exercices et les textes qui figurent sur elles, quand nos élèves et étudiants perdront ainsi « un ensemble d'informations présentes dans les objets qui ont été photocopiés – couleur, volume, masse, odeur, aspect au toucher, inscription temporelle et culturelle – »<sup>7</sup>, nous aurons transformé profondément la relation pédagogique : il sera devenu presque impossible « d'observer et d'analyser les liens entre les savoirs en jeu à l'école et leur dimension culturelle et sociale »<sup>8</sup>.

Mais on peut, peut-être, sortir de l'opposition entre la nostalgie d'une école improbable et la fuite en avant vers des pratiques particulièrement préoccupantes. Il faut, pour cela, penser la photocopie en termes de *pharmakon*. D'un côté, il y aurait un « usage-poison » construit sur *la déconnexion* du texte de son support initial, *l'exonération* de l'écriture personnelle et *la dispersion* inhérente à un archivage aléatoire, voire impossible. De l'autre côté, il pourrait y avoir un « usage-remède », délibérément réduit et basé, tout à la fois, sur *la conception-invention* par l'enseignant de documents originaux – afin de s'émanciper de manuels dont les présentations sont parfois partielles et pas toujours conformes à ses objectifs –, sur *la personnalisation* – pour compléter les temps de travail collectifs par des moments de lecture, de recherche ou d'exercices adaptés aux besoins de chacune et chacun – et sur *l'articulation* systématique des différents documents dans des dossiers rigoureusement classés afin qu'ils puissent constituer une base d'archives sourcées, être consultés régulièrement et renvoyer à la consultation des ouvrages complets. On retrouverait ainsi, d'une autre manière, les mises à distance et les mises en

---

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*

tension qui pouvaient exister dans le triangle « tableau – livre – cahier » : par la confrontation régulière entre les apports destinés à tout le monde et les documents individualisés, entre les différents textes et exercices qui seraient systématiquement mis en perspective et entre les extraits et les textes et ouvrages complets auquel il faudrait, régulièrement, se confronter.

Nous ne sommes donc pas condamnés au registre de la plainte. Mais il nous faut, pour en sortir, tenter de conjuguer la lucidité sur les bouleversements induits par l'irruption dans notre quotidien d'outils qui ne sont jamais simplement « pratiques » et l'effort pour renverser les usages qui assujettissent en pratiques qui émancipent : travail jamais achevé et qui réclame une attention vigilante et une obstination inventive.